

COMMUNICATION

LES HIÉROGLYPHES HITTITES DE MESKÉNÉ-EMAR :
UN EMPRUNT D'ÉCRITURE,
PAR M. EMMANUEL LAROCHE, MEMBRE DE L'ACADEMIE

Les travaux de la Mission française de Meskéné ont été présentés à l'Académie le 18 avril 1975 par son fouilleur, M. Jean Margueron. Le 16 mai 1980, Daniel Arnaud, épigraphiste de l'expédition, a étudié devant vous le contenu de la bibliothèque d'un devin syrien de ce temps ; il a défini à cette occasion ce que devait être la vie intellectuelle d'un foyer religieux proche d'Alep vers les XIV^e et XIII^e siècles av. J.-C.¹ Il a montré la part de chaque composante ethno-linguistique dans l'amalgame levantin, contemporain de la poussée hittite vers le Moyen-Euphrate. La population était sémitique, naturellement, mais différente de ce qu'on connaît bien par Ras-Shamra-Ugarit, sur la côte. À travers la documentation épigraphique, rédigée en akkadien, on reconnaît la présence d'un faible contingent de Hourrites, *allo-gènes*. Quant à la littérature proprement dite, c'est un nouvel exemple de la pure tradition babylonienne, répandue dans le nord syrien².

Je voudrais évoquer aujourd'hui un autre aspect des problèmes historiques soulevés par le site de Meskéné-Emar, grâce aux documents originaux dont l'édition m'a été confiée, les sceaux à hiéroglyphes hittites figurant en grand nombre sur les tablettes dont M. Arnaud prépare la publication³. La présence de ces inscriptions n'est pas surprenante en soi. On sait en effet que l'antique Emar était la capitale d'un petit royaume, l'Astata, étroitement lié à l'empire anatolien créé par Suppiluliuma I^{er}, et que, pendant les deux siècles de la domination hittite en Syrie, ses affaires ont été gérées par le vice-roi de Karkemish, la métropole voisine, avant-poste des Hittites face aux puissances orientales du XIII^e siècle, Égypte au sud, Assyriens et Babyloniens à l'est (fig. 1)⁴. Il était

1. Sur la fouille et sur les découvertes épigraphiques, il faut consulter l'ouvrage collectif *Le Moyen-Euphrate, zone de contacts et d'échanges*, Leyde, 1980 ; l'exposition du Palais de Tokyo a donné lieu à un recueil d'études : Meskéné-Emar, dix ans de travaux 1972-1982 ; éd. A.D.P.F., Paris, 1982.

2. Cf. CRAI, 1980, p. 377-388.

3. Premier aperçu dans *Akkadica* 22, Bruxelles, 1981, p. 5-14.

4. L'intervention du roi de Karkemish est assurée par plusieurs empreintes de sceaux du roi Ini-Tešub, sceaux déjà connus par Ras Shamra-Ugarit :

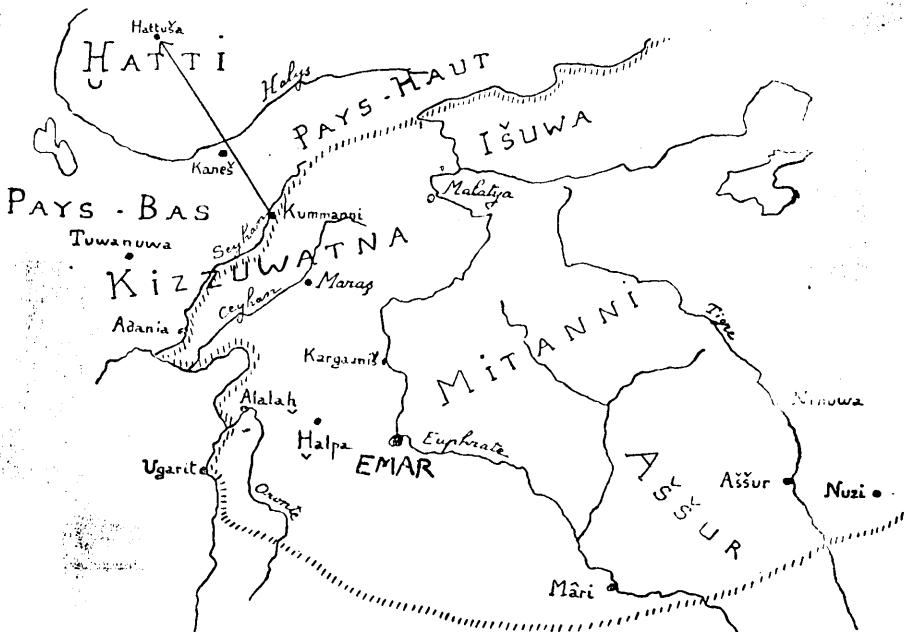


FIG. 1. — Emar et son environnement au XIII^e siècle av. J.-C.

prévisible qu'en retrouvant les traces du droit privé, on mit à jour des documents attestant à la fois les deux modes d'expression utilisés par les Hittites et les Émariotes, à savoir les cunéiformes et les hiéroglyphes. Les cunéiformes d'Emar notent un dialecte akkadien propre à la Syrie post-amarnienne, celui que plusieurs fouilles modernes ont restitué là et là, de Byblos et Qatna jusqu'à Ugarit et Alalah, aux confins de l'Asie Mineure.

L'arbre généalogique des scribes restauré par D. Arnaud établit la datation de cette documentation, qui s'étale sur quatre générations seulement, fin du XIV^e-fin du XIII^e siècle⁵.

Les tablettes qui nous intéressent ont été scellées, généralement sur le revers, d'empreintes de trois sortes :

1) Des sceaux-cylindres, d'un type banal en Mésopotamie, rare en pays hittite. Le sceau sert de cadre à une représentation allégorique ou mythologique réunissant des figures humaines, divines et animales en une mise en scène peu variée (fig. 2, 3, 4).

2) Des cachets ronds cerclés d'un pourtour ornemental qui laisse

cf. *Ugarilica* III, 1956, p. 20 sq., 121 sq. ; le sceau du roi Šahururuwa a été reconnu par D. Beyer dans « La Syrie au Bronze récent », *Actes de la XXVII^e RAI*, Paris, 1982, p. 67 sq.

5. Cf. *Syria* 52, 1975, p. 87-92.



FIG. 2. — Sceau hittite de Hišmi-Tešub : Msk. 73.57.

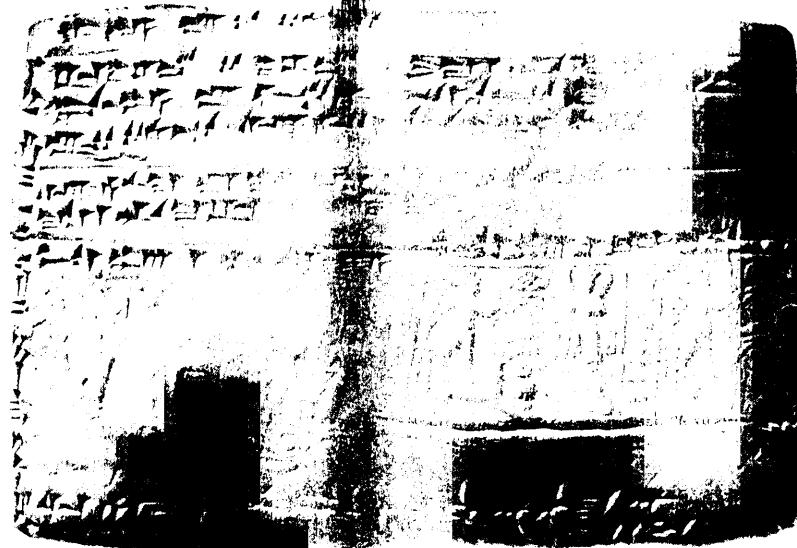


FIG. 3. — Sceaux-cylindres de Matkali-Dagan, hittite.
Musée du Louvre : Inv. 73.297



FIG. 4. — Sceaux-cylindres de Kabi-Dagan, le devin,
et d'Abunnu : Msk. 73.95.

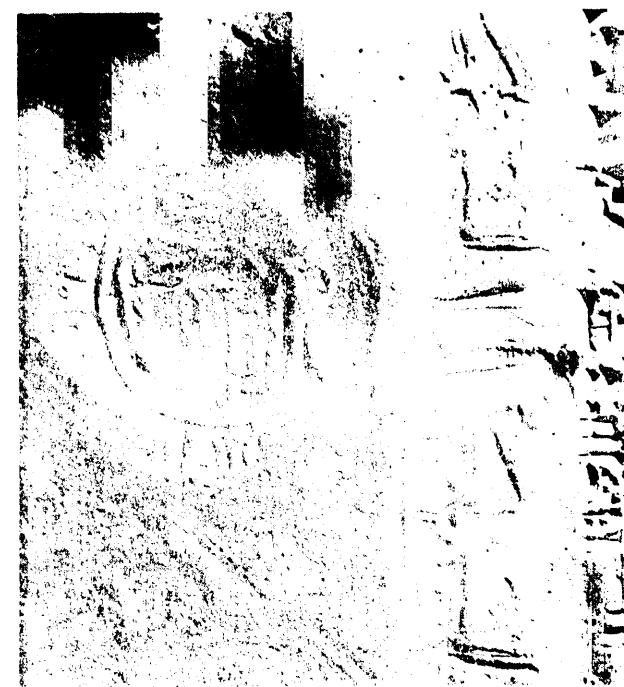


FIG. 5. — Cachet d'Alalabu : Msk. 73.1022.

libre le champ occupé par une figure humaine. Des signes hiéroglyphiques s'alignent devant la silhouette ; ils composent un nom, celui du propriétaire (fig. 5, 6).

3) Des sceaux-bagues de forme ovale plus ou moins étroite et allongée, fermées à leurs deux extrémités par une image d'animal, griffon, aigle bicephale, sphinx, ou par des tracés géométriques (fig. 7, 8). Au milieu, se développent en lignes serrées des groupes de signes souvent symétriques et affrontés : on y reconnaît aussitôt les syllabes formant le nom du propriétaire, témoin de l'acte notarié.

Jusque-là rien que de banal : le style, la composition, les thèmes sont courants, ce sont ceux de Bogazkoy, de Tarsus, de Ras-Shamra et d'ailleurs. Ils se distinguent nettement des sceaux dits syro-mitanniens dont Meskéné offre aussi de multiples spécimens. Je ne m'attarderai pas à l'analyse de cette iconographie difficile et compliquée, parce que l'étude en est réservée à M. Dominique Beyer.

La grande surprise, l'intérêt exceptionnel de la glyptique émariote réside dans la présence d'une inscription cunéiforme au-dessus et au-dessous du sceau hiéroglyphique : elle énonce : « sceau de X fils de Y » ou bien « témoin : Untel fils de untel ». Parfois s'ajoute un titre ou la mention d'une origine géographique. Rares sont les signatures unilingues, et l'expérience a presque toujours confirmé qu'il s'agissait du même personnage, deux fois nommé en deux écritures.

Il y a malheureusement beaucoup d'empreintes fragmentaires ; il y a aussi des ratages : impressions illisibles, cylindres incomplètement déroulés, cachets bombés n'ayant marqué que le centre, partiellement surimprimés par un texte cunéiforme. En revanche ces défauts sont corrigés par les nombreux dupliques qui permettent une restauration du document en combinant plusieurs exemplaires incomplets.

Un signe manifeste de la négligence qui régnait chez ces tabellions syriens, c'est le nombre des empreintes imprimées à l'envers de la tablette.

Le décompte du matériel utile donne les chiffres suivants :

1. empreintes de sceaux à hiéroglyphes : 170 ;
2. sceaux dits syriens, anépigraphes : plus de 300 ;
3. signatures bigraphes lisibles : au moins 110 ;
4. noms de personnes différents, après réduction des dupliques : plus de 60 ;
5. titres et noms de fonctions : 8.

Sous l'Empire du second millénaire, le syllabaire commun comprenait une quarantaine de signes du type consonne + voyelle ou



FIG. 6. — Cachet de la table de l'œil et sceau-cylindre de Habu : Msk. 73.1093.



FIG. 7. — Sceau-bague d'Amzahi fils d'Ehliya : Msk. 73.61 = 75.1.



voyelle simple. D'autres **signes**, anciens idéogrammes, créations récentes, s'y ajoutèrent au cours du premier millénaire ; l'évolution aboutit, au VIII^e siècle, à l'**écriture de Karatepe**, riche en homophones et en signes rares. Sur ce point, notre syllabaire atteste très clairement l'état primitif de l'écriture telle que la pratiquent au même moment les lapiçides et sculpteurs d'Anatolie, à Yazılıkaya par exemple, ou bien en Lycaonie, dans la province de Konya. Grâce à l'appui de ses équations cunéiformes, ce syllabaire provincial confirme définitivement, corrige partiellement, ou révèle enfin la valeur de douze signes.

C'est au chapitre des idéogrammes que le lecteur de Meskéné reste déçu : sans doute accueille-t-il avec satisfaction l'assurance que les métiers et fonctions sociales s'expriment à l'aide de symboles, comme sur nos enseignes : ainsi l'oreille est bien ce qu'on avait deviné, à la fois le prêtre et le devin (cun. SANGA et HAL). Un beau profil d'aiguïère correspond à l'akkadien *šaqū* « échanson » (fig. 9) ; un losange barré vaut *nagiru* « le héraut d'armes ». Mais la moisson est pauvre, parce que le lapiçide émariote préfère phonétiser ses graphies.

Deux particularités **originales** de Meskéné sont encore à noter :

1) Pour la première fois, à ma connaissance, un sceau hiéroglyphique associe le nom du propriétaire à celui de son père : Amzahi fils d'Ehliya. C'est évidemment une copie du cunéiforme usuel « sceau de X fils de Y ».

2) Un même sceau-bague écrit le même nom dans les deux écritures — Kili-Sarruma ; on ne possédait de ce type que deux exemplaires, provenant de Ras-Shamra (fig. 10, 11).

Il est clair que dans l'esprit de ces gens, le lapiçide et son client, les deux écritures devaient rapprocher les deux images d'une même réalité.

On ne peut en effet éviter la question : pourquoi la bourgeoisie émariote a-t-elle emprunté d'un seul bloc l'écriture étrangère ? Est-ce simplement dû au désir, très humain, de complaire à l'orgueil du vainqueur ? L'explication ne suffit pas, me semble-t-il. Les lettrés de la ville, après tout, disposaient déjà de cunéiformes et, pour satisfaire leur goût esthétique, d'une glyptique raffinée. Ce que le conquérant du Nord apportait, c'était précisément le modèle d'une fusion des deux techniques en une œuvre d'art complète, expressive et évocatrice d'images pieuses. Quoi qu'il en soit, l'emprunt est inintelligible en dehors des conditions scolaires, et culturales : il ne pouvait se réaliser qu'en territoire syrien ; le seul autre emprunt d'hiéroglyphes connu s'est produit très tard, en Ourartou, malgré la pratique des cunéiformes et toujours en territoire allophone.



FIG. 9. — Sceau d'Ehli-Kusa, échanson : Msk. 75.9.

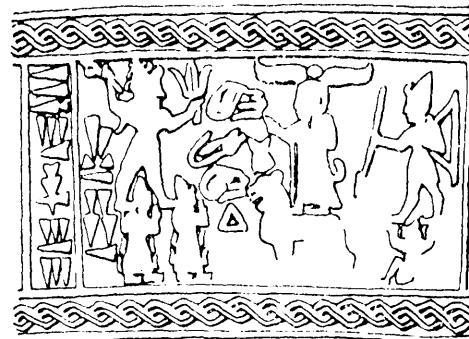


FIG. 10. — Sceau-cylindre de La-Dagan : RS 17.28.

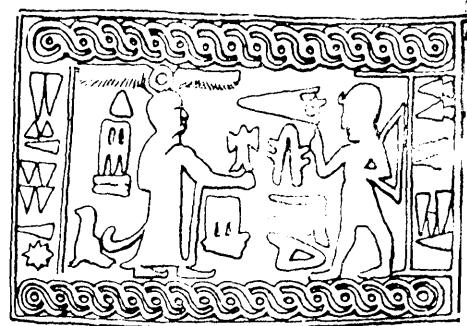


FIG. 11. — Sceau-cylindre d'Amanmašu (uitien) : RS 17.28.

En effet la complexité démographique à laquelle j'ai fait une brève allusion se reflète exactement dans le caractère polyglotte de cette épigraphie. Contrairement à ce que l'on imagine parfois, les données cunéiformes de nos documents ne nous fournissent pas une évidence univoque, loin de là. Les scribes émariotes, comme leurs collègues d'Ugarit, de Boğazköy et d'ailleurs, ont usé et abusé de l'idéographie, c'est-à-dire, au point de vue cunéiforme, des sumérogrammes traditionnels. Le mécanisme est bien connu : s'il faut obtenir un nom d'homme signifiant « le dieu de l'orage est seigneur », il suffira d'écrire *šIM.EN* ou bien *EN.šIM* (fig. 12). Mais en quelle langue le lira-t-on ? En akkadien *Bēlu-Adad*, en sémitique syrien *Ba'al-bēlu*, en hourrite *Ebri-Tešub* ou en hittite ?

A Meskéné, en dehors des noms à graphies purement syllabiques, la plupart des théophores soulèvent de tels problèmes. Quel sera le critère linguistique d'attribution à l'une des langues en présence ?

En principe, on peut poser que les théophores de Dagon sont

ouest-sémitiques plutôt qu'akkadiens, et l'examen des prédictats confirme cette impression⁶. Si au contraire, ^dIM est complémenté par -ub, il s'agit de -Tešub, l'Adad hourrite; et ainsi de suite. L'expérience justifie ces déductions, encore qu'il y ait des exceptions : ici, en effet, comme partout, on rencontre des noms hybrides qui associent les éléments de deux lexiques sous un même composé.

On s'explique alors le paradoxe produit par ces jeux graphiques : plus d'une fois ce sont les hiéroglyphes qui fournissent la solution de l'aporie.

Le lapicide hittite s'applique à décomposer en éléments phonétiques les termes qui prêtent à confusion ; sa transposition est décisive.

Entre plusieurs homophones de l'akkadien, c'est l'hiéroglyphe qui décide la bonne lecture ; par exemple *mu-ud-ri* au lieu de *mu-ul-tal-* dans le hourrite *Mudri-Tešub*; *hab-ú* au lieu de *REN-ú*, à cause de l'hiéroglyphique *ha-bu*.

Je cite au hasard quelques cas typiques :

KAB.^dSIN, théophore du dieu lunaire, doit se lire *Ehli-Kusa* d'après le hourro-hittite *E-hal-ku-sa*,

EN-^dU ne peut être ni sémitique ni hittite lorsqu'il devient *E-bar-FOUDRE-ha* = *Ebri-Tešub*⁷.

Aa-sig₅ est forcément l'akkadien *Ea-damiq*, s'il est noté *A-la-mi-ki* sur son cachet ; *damqu* « bon, plaisant » est propre à cette langue.

Le nom « serviteur du dieu » s'écrit en sumérogrammes *ERUM*, *DINGIR^mES* ; les hiéroglyphes en révèlent la lecture sémitique : *A-ba-di-li* c'est-à-dire *'Abd-ili*, comme un vulgaire *Abd-Allah* (fig. 13).

Le cunéiforme décline normalement en -i le génitif des noms en -a et en -u : l'autre écriture rétablit le vocalisme correct : *Abunu* au lieu de *Abuni*, *Hanu* au lieu de *Hani*, etc.

Et je soupçonne *^dSIN-ŠEŠ* « frère de la lune » d'être simplement l'anthroponyme hittite banal *Arma-nani*, plutôt qu'un nom en Sin ou en Kušuh.

Curieuse revanche de ces hiéroglyphes qui, il y a cinquante ans, devaient tout à leurs sources cunéiformes, et qui contribuent maintenant à en résoudre les ambiguïtés. Le déchiffrement de nos sceaux syriens nous propose de jouer ainsi sur plusieurs tableaux linguistiques, sans préjugé ni préférence.

Les Sémites d'Emar n'ont pas pu emprunter l'écriture étrangère

6. Prédicats de Dagan dans l'onomastique : *Abi-*, *Ahi-*, *Ibni-*, *Ilaya-*, *Imlik-*, *Ipki-*, *Kapi-*, *Libi-*, *Madi-*, *Matkali-*, *Šei-*, *Tur(i)-Dagan*; *Daga(n)-beli*, *-talih*, *tarih*.

7. Théophores de Tešub à Meskéné : *Ebri-*, *Hešmi*, *Ini-*, *Mudri-*, *Pe(n)di-Tešub*.



FIG. 12. — Cachet de Balu-Kabra : Ms. 73.1093.



FIG. 13. — Sceau de 'Abd-ili : Ms. 73.1020.

avant le règne de Mursili II ; or, un siècle plus tard, sous Ini-Tešub de Karkemiš, on constate qu'elle a déjà subi des mutations sensibles, à la fois dans la forme et dans l'emploi des signes : le détail mérite d'en être observé.

On a évidemment utilisé le syllabaire d'adoption en l'adaptant à la phonologie sémitique, mais timidement, sans révolution brutale. D'une part, en effet, les emprunteurs ont eu tendance à négliger les vocalismes, confondant plus ou moins les signes en -a, en -e et en -i ; d'autre part, ils ont affecté un signe rare, pour ainsi dire vacant, à la notation des consonnes faibles comme *ałef* et *aīn* : *ba'äl* s'écrit indifféremment *pa-lu*, *pa-li*, *pi-lu* ou *pa-a-li*, alors que beaucoup plus tard, au IX^e siècle, le féminin *ba'alat* s'écrit avec un heth *ba-ha-la-t*, sur les inscriptions hittites de Hama. On vient de voir que 'ebed « serviteur » est noté *a-ba-d* dans le nom d'homme *Abd-ilı*.

Mais d'autre part, les défauts inhérents au syllabaire hittite se sont aggravés : au lieu de dédoubler les occlusives, comme le font au même moment les créateurs de l'alphabet ougaritique, pour le plus grand avantage du sémitique et du hourrite, ils maintiennent dans leur indistinction tous les homophones pour *ta/da*, *pa/ba*, *ka/ga*. De plus, le nom divin *Dagan* perd sa nasale radicale dans la graphie *Da-ga* ; la racine de *malik/melek* « roi » perd sa vélaire dans *pa-lima-li* pour *Ba'al-malik* ; je n'ose pas invoquer une raison phonétique pour expliquer ces graphies aberrantes ou défectives.

Quant à la forme des signes, elle évolue rapidement, ainsi que le montrent les tableaux suivants, groupant les variantes émariotes de quelques syllabes (fig. 14, 15, 16).

Deux tendances opposées se manifestent ici : d'une part la stylisation par simplification, abstraction, distorsion et volonté de symétrie ; d'autre part, enrichissement du dessin primitif ou d'une partie de ce dessin : les théoriciens du cunéiforme appellent ce phénomène le « gunù » ou alourdissement. Il me paraît que les deux effets dérivent de la même cause. Dès l'instant où l'écriture franchit la frontière, toute motivation linguistique s'efface : le lien qui unissait le signe à l'image, en l'occurrence la main qui offre au verbe *piya* « donner », ce lien se brise, et le signe devient arbitraire. Les Sémites reçoivent le signe avec sa valeur phonétique ; ils oublient bientôt le sens du pictogramme, en méconnaissent la nature ; la voie est libre pour des innovations suggérées par l'image seule. L'écrivain a cédé le pas à l'artiste ; le sceau personnel tend à se convertir en blason.

Le témoignage daté de Meskéné-Emar annonce l'état néo-hittite des hiéroglyphes anatoliens ; plusieurs préfigurent la forme qu'ils garderont en Syrie, justement, pendant les siècles « assyriens » du Hatti et du Tabal (X^e-VIII^e siècles), quand les métropoles de

Le signe PI-BI

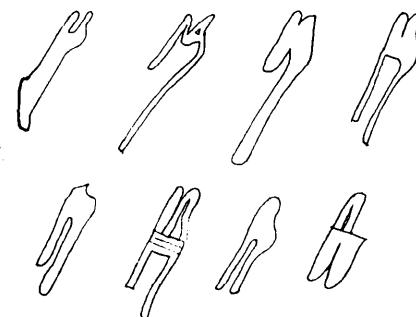


FIG. 14. — Variantes du signe PI-BI.

Le signe KA-GA

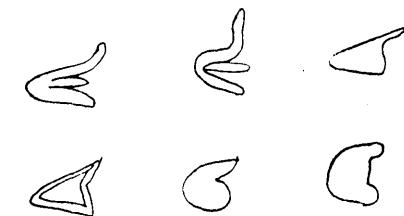


FIG. 15. — Variantes du signe KA-GA.

Meskene-Emar

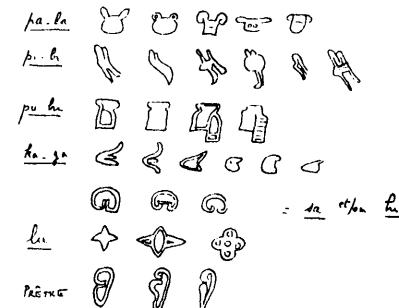


FIG. 16. — Tableau de quelques variantes.

Karkemiš et d'Alep auront pris la relève de la Cappadoce et de la Cilicie.

**

MM. Paul GARELLI, Robert-Henri BAUTIER, Michel LEJEUNE, M^{me} Jacqueline de ROMILLY et M. Paul-Marie DUVAL interviennent après cette communication.